

Prologue

Aux origines, un couple franco-britannique

« Il est universellement admis qu'un célibataire
nanti d'une belle fortune a forcément besoin
d'une épouse¹. »

Jane AUSTEN, *Orgueil et Préjugés*, 1813.

Comme l'illustre si bien l'adage austénien, le mariage est un enjeu qui dépasse bien souvent le cercle intime du couple. Mon intérêt pour les subtilités et les ironies des relations humaines m'a conduit à chérir les romans de Jane Austen et à m'intéresser à sa vie, à sa famille et, par là, à la figure de sa cousine, Eliza Hancock. C'est la trajectoire hors du commun de cette femme, et son mariage avec un Français, Jean-François Capot de Feuillide, qui m'ont convaincu qu'il y avait là matière à construire une thèse : d'un exemple de couple franco-britannique à l'étude des couples franco-britanniques.

La vie et le mariage d'Eliza Hancock sont donc à l'origine de ma recherche doctorale. Ils en sont également un des fondements : la relative profondeur des sources disponibles pour les restituer, la richesse des interrogations qu'ils soulèvent, et les éléments de réponse qu'ils révèlent, m'ont persuadé de construire mon travail autour d'Eliza et de son mari, ils en sont les *dramatis personae* centraux. À ce titre, ils constituent le fil rouge de mon étude : leur histoire figure dans chaque chapitre, voire introduit le chapitre et ses questionnements. C'est pourquoi ce livre ne commence pas par une introduction classique pour définir le sujet, mais s'ouvre sur un prologue : le portrait croisé d'Eliza et de Jean-François jusqu'à leur mariage. Pour ceux qui ne partagent pas l'avis de Lawrence Stone sur l'importance des études de cas, des histoires contées, il est possible de passer directement à l'introduction ci-après. On y trouvera ce que mon directeur de thèse appelait une « montée en généralité ». Pour le lecteur qui voudra bien entamer cette étude comme je l'ai conçue, voici donc la naissance d'un couple franco-britannique.

Un jour d'automne parisien de 1781, une jeune Anglaise qui n'a pas encore 20 ans, Eliza Hancock, épouse un Français, Jean-François Capot de Feuillide. La jeune mariée se décrit ainsi :

1. AUSTEN Jane, *Orgueil et Préjugés*, trad. Jean-Paul Pichardie, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 2000, p. 561.

« Je dois me considérer la plus heureuse des femmes. L'homme que j'ai épousé est aimable en tout point, de caractère comme de personne. C'est trop peu que de dire qu'il m'aime, puisque littéralement il m'adore ; il m'est entièrement dévoué, mes désirs sont le guide de ses actions, il semble vouer sa vie à contribuer à mon bonheur². »

Que sait-on de cette « plus heureuse des femmes » et du plus « dévoué » des maris ?

L'enfance d'Eliza : des Indes à l'Angleterre

Eliza Hancock naît le 22 décembre 1761. Sa mère, Philadelphia, née en 1730, originaire du Kent, appartient à une branche modeste et sans terre des Austen, famille de la gentry anglaise. Elle est la sœur aînée de George Austen, pasteur et père de la romancière Jane Austen.

Âgée de 20 ans, elle fait le choix, assez osé même s'il n'est pas unique, de s'expatrier aux Indes britanniques. Bien que jeune et jolie aux dires de ses contemporains, à Londres on ne lui a pas fait d'offre de mariage car elle n'a ni fortune ni dot à son nom. Aux Indes, ses chances de faire un beau mariage sont démultipliées. Philadelphia Austen arrive à Madras en août 1752. Elle fait la rencontre de Tysoe Saul Hancock, chirurgien employé par la Compagnie des Indes orientales, lui aussi originaire du Kent et de sept ans son aîné. Le 22 février 1753, leur mariage sans dot, peu commun en Angleterre à l'époque mais plus répandu dans les colonies, contribue à une nette amélioration du train de vie de Philadelphia. Le couple déménage en 1759 à Calcutta où naît leur unique enfant, Elizabeth Hancock. C'est là également qu'ils se lient d'amitié avec Warren Hastings³, futur gouverneur général d'Inde. Ce dernier devient le parrain d'Eliza lors de son baptême en janvier 1762.

La question de l'identité du père biologique d'Eliza a donné lieu à beaucoup d'interrogations. Deux opinions s'opposent : la première, prudente pour ne pas dire conservatrice, maintient que Hancock est bel et bien le père d'Eliza et que tout autre propos tient de la rumeur infondée⁴ ; la seconde, plus hardie voire sensationnaliste, affirme que son parrain, Warren Hastings, est le véritable père⁵. La question n'est pas sans intérêt ni importance pour comprendre la vie d'Eliza.

Plusieurs éléments sont mis en avant pour affirmer que Hastings est le père biologique. Tout au long de sa vie, malgré l'éloignement, il reste en

2. HANCOCK DE FEUILLIDE Eliza, lettre du 27 mars 1782.

3. Pour plus de détails, la meilleure biographie de Hastings reste, à notre sens, FEILING Keith, *Warren Hastings*, Londres, Macmillan, 1954, 419 p.

4. C'est par exemple la position défendue par Deidre Le Faye.

5. C'est la conclusion à laquelle arrive, timidement, Claire Tomalin (TOMALIN Claire, *Jane Austen: A Life*, Londres, Penguin, 1997, 362 p.), ou encore l'affirmation sans équivoque de David Nokes (NOKES David, *Jane Austen: A Life*, Londres, Fourth Estate, 1997, 578 p.).

contact avec elle. Le prénom de baptême d'Eliza, Elizabeth, est celui de la fille de Warren Hastings, morte en bas âge en 1758. Hastings se montre particulièrement généreux envers Eliza en lui octroyant 10 000 livres de capital. Philadelphia Hancock n'a pas eu d'enfants pendant les huit premières années de son mariage avec Tysoe Hancock. Hastings est un homme plus jeune et plus séduisant que Hancock. Enfin, dès la naissance d'Eliza, il y a eu des rumeurs, colportées notamment par Jenny Strachey, autre membre de la société anglaise de Calcutta : celle-ci n'hésite pas à dénoncer les relations malsaines entre le couple Hancock et Hastings auprès de Lord Clive, gouverneur du Bengale. Des insinuations relayées dans une lettre adressée par Lord Clive à son épouse en Angleterre en 1765, où il lui intime « en aucune circonstance [de] ne fréquente[r] M^{me} Hancock car cela ne fait aucun doute qu'elle s'est abandonnée avec M. Hastings⁶ ».

Les réfutations faites par les auteurs plus sceptiques tiennent aux personnalités de Hastings et de Hancock. Hastings a accepté d'être le parrain d'autres enfants et a été aussi généreux avec ceux-ci qu'avec Eliza. Il a été encore plus généreux avec les neveux et nièces de sa deuxième épouse. Son fils George, un petit enfant fragile, est envoyé en Angleterre pour sa santé et son éducation, et a peut-être (les sources ne sont pas concordantes) été confié à la famille Austen. Philadelphia Hancock a vraisemblablement été une amie de la première épouse de Hastings, ayant peut-être pris le même bateau qu'elle depuis l'Angleterre. Enfin, Tysoe Hancock n'a jamais témoigné d'amertume ou de colère vis-à-vis de son épouse ni de sa fille (au contraire, il a toujours été un mari attentionné et un père soucieux du bonheur de sa fille), ni envers Hastings (avec qui il est en affaires). Le poids des insinuations nous semble alors insuffisant pour ne pas voir en Hancock le vrai père, et en Hastings autre chose qu'un parrain prodigue.

En janvier 1765, la famille Hancock rentre en Angleterre dans l'espoir que leurs économies suffiront à financer leur confort. Malheureusement, les calculs de Hancock sont trop optimistes puisque leur train de vie excède de loin la rente garantie par son capital. Fin 1768, Hancock retourne en Inde, loin de son épouse et de sa fille âgée d'à peine 7 ans, pour assurer une fortune suffisante à leur bien-être.

La vie familiale des Hancock et l'enfance d'Eliza sont connues à travers la correspondance entre Philadelphia et Tysoe, qui se caractérise par quatre thématiques récurrentes : un souci paternel pour l'éducation de leur fille ; un pessimisme croissant quant aux finances familiales ; une tonalité mélancolique de la part de Hancock ; les relations étroites entretenues avec Warren Hastings.

6. Voir LE FAYE Deirdre, *Jane Austen's 'outlandish cousin': the life and letters of Eliza de Feuillide*, Londres, The British Library, 2002, p. 19-20.

Hancock s'enquiert systématiquement de sa fille, de son bien-être et de son éducation. En dépit des déconvenues financières subies, le couple continue de croire qu'Eliza pourra un jour vivre dans des sphères plus hautes que les leurs et doit bénéficier d'une éducation en conséquence. Divers précepteurs sont employés pour inculquer à la jeune Eliza le dessin, le théâtre, et autres « ornements », mais son père porte une insistance particulière sur un petit nombre de disciplines : l'écriture, les mathématiques, la musique, l'équitation et le français. Le couple projette également qu'Eliza et sa mère séjournent en France (à l'instar du Grand Tour), pour parfaire son éducation.

Mais en dépit de formules rassurantes, les Hancock frôlent sans cesse la précarité financière. Les dépenses du couple, tant en Angleterre qu'aux Indes, restent très élevées. Au lieu d'encourager son épouse à réduire son train de vie, Hancock se résigne et approuve des dépenses nouvelles pour l'éducation de sa fille. En 1774, il conclut que « mes dépenses actuelles – en incluant les vôtres (et bien que je ne reçoive jamais de visite) – sont deux fois supérieures à mes gains présents⁷ ». Or les rêves de fortune nourris par Hancock ne se concrétisent jamais tout à fait. Il demeure un chirurgien en quête de bonnes affaires, mais sans l'appui politique nécessaire. Dépit, il concède à son épouse que son séjour à Calcutta est en passe de devenir un « bannissement perpétuel⁸ » et que les chances de revoir sa fille s'amenuisent sans cesse.

Son seul espoir reste alors son amitié avec Warren Hastings, le parrain d'Eliza, qui vient d'être nommé gouverneur général du Bengale. Mais là encore, Hancock déchant. La carrière de Hastings est en pleine ascension ; sollicité de toutes parts, il ne peut se permettre de nommer à un poste clé une personne qui n'est très probablement pas le meilleur candidat, fût-il un ancien compagnon de route. D'autant qu'à la même époque, Hancock connaît une santé déclinante qui ne lui permet pas de s'investir pleinement dans ses affaires, et la tonalité indéniablement mélancolique de ses lettres se confirme. À la fin de l'année 1775, Tysoe Hancock décède.

Eliza n'apprend la disparition de son père que des mois plus tard à l'été 1776. Dans son testament, son père lui laisse un portrait miniature de sa mère, monté sur une bague sertie de diamants ; à son épouse, Hancock lègue le reste de son patrimoine. La complexité des dettes contractées par le couple retarde le versement du solde, mais en 1777, Philadelphia apprend que le capital restant, environ 6 000 livres, lui assure une rente annuelle d'environ 200 livres, très en deçà du train de vie qu'elle menait jusqu'alors avec sa fille⁹.

7. HANCOCK Tysoe Saul, *Carnet de lettres*, The British Library, *The Hastings Papers*, Add MS 29,236, lettre du 16 janvier 1774.

8. *Ibid.*, lettre du 7 septembre 1770.

9. Le couple Hancock avait dépensé plus de 1 500 livres par an lors de leur séjour en Angleterre une décennie plus tôt.

L'avenir d'Eliza et de sa mère aurait donc pu être très incertain si un généreux bienfaiteur n'avait intercédé en leur faveur. En 1772, le parrain d'Eliza, Warren Hastings, fait cadeau de cinq mille livres à Eliza avant de doubler la somme en 1775. Ce capital de dix mille livres est placé dans un *trust*, un fonds au nom d'Eliza sous la cotutelle de John Woodman, avocat et beau-frère de Hastings, et de George Austen. Grâce aux intérêts annuels de ce placement, Philadelphia et Eliza, ont désormais 600 livres par an.

Eliza à l'âge adulte : de l'Angleterre à la France

Jusqu'ici, jeune fille mineure, Eliza n'est connue que dans le rôle, muet, d'objet de l'affection et des préoccupations de son entourage. Désormais, elle s'affirme progressivement en tant que sujet de sa propre vie, actrice et témoin privilégié des événements qui suivent. Autant on peut lire son enfance à travers la correspondance de ses parents, autant elle (d)écrit désormais elle-même sa vie ; 46 lettres¹⁰, rédigées par Eliza entre les années 1780 et 1807, ont survécu au passage du temps.

À partir de l'été 1777, Eliza et sa mère séjournent sur le continent en visitant Bruxelles, les Flandres et l'Allemagne. À l'automne 1779, elles arrivent à Paris. Comment qualifier ce séjour ? Grand Tour au féminin, voyage linguistique ou exil ? Deux explications principales peuvent être avancées : les revenus d'Eliza et de sa mère ne leur permettaient pas de vivre en Angleterre, et notamment à Londres, en menant le train de vie auquel elles aspiraient¹¹, et les doutes jetés sur la filiation d'Eliza auraient contraint sa mère à l'éloigner des cercles londoniens à l'âge où elle allait être introduite en société¹².

Les analyses comparatives du coût de la vie dans les différentes régions européennes confortent l'affirmation selon laquelle le pouvoir d'achat d'Eliza et de sa mère a augmenté avec leur venue sur le continent. Le coût réel de la vie parisienne (hors logement) était inférieur de douze pour cent au coût londonien sur la seconde moitié du XVIII^e siècle¹³. Pour Eliza et sa mère, qui ont des revenus anglais, vivre avec les prix continentaux, puis parisiens, signifiait un gain certain. Néanmoins, cet argument économique ne peut à lui seul expliquer le choix de Philadelphia de traverser la Manche avec sa fille. Deux autres options s'offraient à elles : vivre dans une localité moins onéreuse que Londres (c'était déjà une piste explorée du temps de son époux), ou alors réduire leur train de vie tout en restant à Londres.

10. Pour le détail de ces lettres, voir en fin d'ouvrage.

11. LE FAYE Deirdre, *op. cit.*, p. 40.

12. TOMALIN Claire, *op. cit.*, p. 50.

13. ALLEN Robert, « The Great Divergence in European Wages and Prices from the Middle Ages to the First World War », *Explorations in Economic History*, n° 38, 2001, p. 411-447.

Quant à l'idée que d'éventuelles rumeurs autour de la naissance d'Eliza ont poussé sa mère à l'éloigner de Londres et de l'Angleterre, il y a là, nous semble-t-il, sujet à débat. Les mœurs de l'Angleterre du XVIII^e siècle n'étaient ni prudes ni puritaines. L'adultère et les liaisons extraconjugales pouvaient donner lieu aux commérages mais étaient rarement la cause de drames en société. Des épouses pouvaient tolérer des infidélités, des hommes pouvaient reconnaître leurs enfants illégitimes, ces derniers pouvaient même faire de beaux mariages¹⁴. Certes un tel esprit libertin touchait plutôt les hautes strates de la société anglaise (sans se limiter à la cour royale), et davantage Londres que la province. Si les origines d'Eliza pouvaient alimenter les ragots, elles n'étaient pas nécessairement un obstacle entre elle et un bonheur conjugal. On peut même suggérer l'hypothèse inverse : sa supposée relation privilégiée avec un homme puissant était à même d'ajouter à ses attraits...

La motivation financière de Philadelphia est donc réelle, conjuguée à un refus obstiné de changer de style de vie et un possible évitement de mesquineries liées au flou autour de la naissance d'Eliza. Un dernier facteur s'y greffe. La concrétisation tardive d'un projet ancien, conçu conjointement par Tysoe et Philadelphia Hancock : parfaire l'éducation d'Eliza et sa connaissance de la langue et de la culture françaises¹⁵.

À partir de l'automne 1779, Eliza se trouve donc dans la capitale française accompagnée de sa mère. Elle profite des plaisirs de Paris : « Les promenades et les sorties en calèche, les amusements qui perdurent pendant l'année entière, la présence quasi continue de personnes à la mode, toutes ces choses rendent Paris agréable à tout moment¹⁶. » D'autres lettres mentionnent l'opéra, le théâtre, et de très nombreux bals... Eliza se rend plusieurs fois à la cour à Versailles, où elle admire « la reine », « le roi » et « le reste de la famille royale¹⁷ » et décrit longuement le bal donné en l'honneur de la naissance du Dauphin¹⁸. De toute évidence, Eliza est introduite parmi la haute société parisienne, bien au-delà des espérances que son défunt père nourrissait pour elle, et elle est éblouie par le spectacle qui se joue, autant sur scène que dans la salle. C'est lors d'une de ces sorties mondaines qu'Eliza rencontre la comtesse de Tournon, « une de mes meilleures amies ». C'est chez une amie de la comtesse qu'Eliza et Philadelphia se retirent au cours de l'été 1780, à quelques dizaines de kilomètres de la capitale, pour échapper à « la bousculade et la dissipation¹⁹ » parisiennes.

14. BOUCÉ Paul-Gabriel (éd.), *Sexuality in Eighteenth-century Britain*, Manchester, Manchester University Press, 1982, p. 11. Il donne l'exemple de la fille illégitime de Sir Edward Walpole qui épousa Lord Waldegrave puis, en secondes noces, le frère de George III, le duc de Gloucester.

15. HANCOCK Tysoe Saul, *op. cit.*, lettres du 26 août 1774, du 23 novembre 1769 et du 7 septembre 1770.

16. HANCOCK DE FEUILLIDE Eliza, lettre du 16 mai 1780.

17. HANCOCK DE FEUILLIDE Eliza, *loc. cit.*

18. HANCOCK DE FEUILLIDE Eliza, lettre du 27 mars 1782.

19. HANCOCK DE FEUILLIDE Eliza, lettre du 27 juin 1780.



FIGURE 1. – Miniature d'Eliza Hancock. Portrait non daté (c. 1780s?).
Image libre de droits, [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Eliza_de_Feuillide.JPG].

Selon toute vraisemblance, c'est également dans le cadre de ces sorties mondaines qu'Eliza rencontre l'homme qui va devenir son époux. La première mention qui est faite du mariage entre Eliza Hancock et Jean-François Capot de Feuillide se trouve dans la correspondance entre John Woodman et Warren Hastings : « M^{me} et M^{lle} Hancock sont toujours en France et vont probablement y rester, la jeune femme étant sur le point de se marier avec un officier français²⁰. » À Noël de la même année, le même apprend à Hastings les noces de sa filleule : « M^{me} Hancock [...] est

20. Lettre de John Woodman à Warren Hastings du 7 août 1781, *The Hastings Papers*, The British Library, Add MS 29,150.

en France où, je pense, elle compte finir ses jours, ayant marié sa fille à un gentilhomme de ce pays²¹. »

Le témoignage d'Eliza sur ses propres fiançailles a été perdu, mais dans une lettre de juin 1780 elle soulevait la question du mariage sur le ton de (la demi-)plaisanterie :

« Vous n'approuvez donc vraiment pas l'idée que je puisse m'installer dans ce pays. J'ai des amis ici qui y sont aussi favorables que vous êtes contre. Si un tel *arrangement* [en français dans le texte, NDLA] venait toutefois à se produire, je ne serais pas bannie d'Angleterre. Je vous rendrais très certainement visite. Comment réagiriez-vous, ma chère, si je vous présentais un *cousin français* [*idem*] ? Le recevriez-vous chaleureusement, ou êtes-vous persuadée, comme la plupart de nos compatriotes, que rien de bon ne puisse venir de France ? Rassurez-vous, je ne fais que plaisanter avec tout ceci [...]. Il reste vrai, comme je l'ai déjà dit, que j'ai ici des amis qui désirent me garder auprès d'eux, et qui font tout en leur pouvoir pour me convaincre d'accepter des offres qui m'attacheraient à ce pays²². »

Il n'est pas déraisonnable de penser que la personne²³ d'Eliza, sa vivacité, et un certain exotisme²⁴ aient pu susciter l'intérêt masculin. Un intérêt qui s'incarne alors en la personne de Jean-François Capot de Feuillide, cet homme si « aimable » et « dévoué ».

Jean-François Capot de Feuillide : origines et ambitions

Jean-François²⁵ naît le 8 mars 1751 à Nérac. Il est le fils d'Anne Bartouille²⁶ et de François Capot de Feuillide, un notable local qui cumule les offices. Il est ainsi conseiller et avocat du roi²⁷ au siège présidial et sénéchal de Nérac²⁸ et exerce la justice par moitié au siège de la ville et

21. Lettre de John Woodman à Warren Hastings du 26 décembre 1781, *The Hastings Papers*, The British Library, Add MS 29,152.

22. HANCOCK DE FEUILLIDE Eliza, lettre du 27 juin 1780.

23. Il existe un portrait miniature d'Eliza de cette époque, peint à Paris, qui la montre vêtue d'une robe blanche ornée de rubans bleus, avec une coiffure à la mode parisienne de l'époque ; une jeune femme à l'apparence quasi enfantine mais au regard alerte. Ce portrait est reproduit en couverture des lettres d'Eliza éditées par Deirdre Le Faye. Le second portrait d'Eliza, reproduit ici, est non daté.

24. Il est aisé d'imaginer combien la vie d'Eliza a pu jusqu'alors donner cours à une certaine fascination, où le récit et la légende se nourrissaient mutuellement : naissance aux Indes, jeune Anglaise éduquée, orpheline de père mais sous la protection d'un parrain puissant...

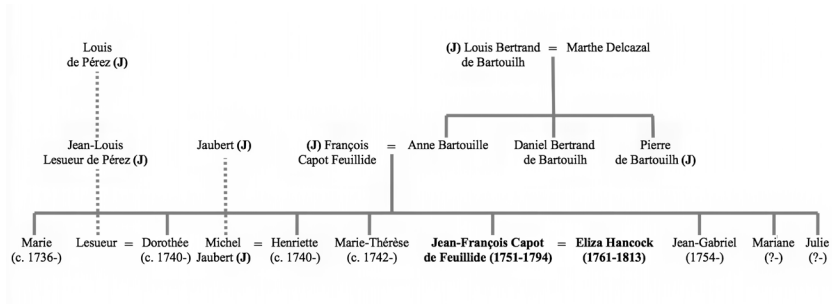
25. Son patronyme n'est pas fixe et varie entre les déclinaisons de « Capot » (« Cappel », « Capotte », « Capo », « Cappel ») et de « Feuillide » (« Feuillide ») et leurs conjugaisons diverses, avec ou sans particule ; son prénom est assez souvent tronqué pour devenir seulement « Jean » ou est erroné (« Jean-Gabriel », « Jean-Michel »).

26. Les orthographes « Bartouilh » et « Bartouille » existent également. Anne Bartouille est issue d'une famille de juristes de la ville de Nérac.

27. « Substitut de l'avocat général, et qui est employé dans une juridiction qui relève d'un parlement. », *Dictionnaire universel françois et latin* dit *Dictionnaire de Trévoux*, Paris, s.n., t. I, 1743, p. 867.

28. Dans le ressort du Parlement de Bordeaux.

juridiction de Francescas²⁹. Il est maître particulier des eaux et forêts³⁰ du duché d'Albret et maire³¹ de Nérac. Jean-François est le fils aîné d'une fratrie nombreuse : lorsque son père dresse son testament en 1771, son épouse et lui ont « huit enfants vivants³² », soit six filles et deux fils (le couple a eu au moins autant d'autres enfants, morts en bas âge). Leur fille aînée, Marie, est religieuse au couvent Sainte-Claire de Nérac ; leur deuxième fille, Dorothée, épouse le fils du procureur du roi de Nérac, lui-même neveu d'un procureur ; Henriette, leur troisième fille, épouse le procureur de la ville voisine de Condom (comme son père avant lui). Le frère, Jean-Gabriel, quitte ses terres natales pour s'installer à Saint-Domingue.



La mention (J) désigne ceux qui ont mené une carrière juridique.

FIGURE 2. – Arbre généalogique simplifié de Jean-François Capot de Feuillide.

En dépit d'un véritable réseau de juristes au sein de sa famille proche et élargie (figure 2), Jean-François n'embrasse pas le droit mais choisit une carrière militaire, il est capitaine dans le régiment des Dragons de la Reine³³. Au-delà de l'attrait que devait exercer Capot de Feuillide dans son uniforme (long manteau de cavalerie vert sur gilet rouge, hautes bottes en cuir noir, ceinture en cuir blanc et épée à la taille), deux autres éléments ont pu en faire un parti intéressant pour Eliza.

Le premier est que l'avenir de Jean-François laisse entrevoir une possible fortune. Au moment du mariage, en 1781, il attend la réponse d'une requête

29. Petite ville située à une dizaine de kilomètres au sud de Nérac.

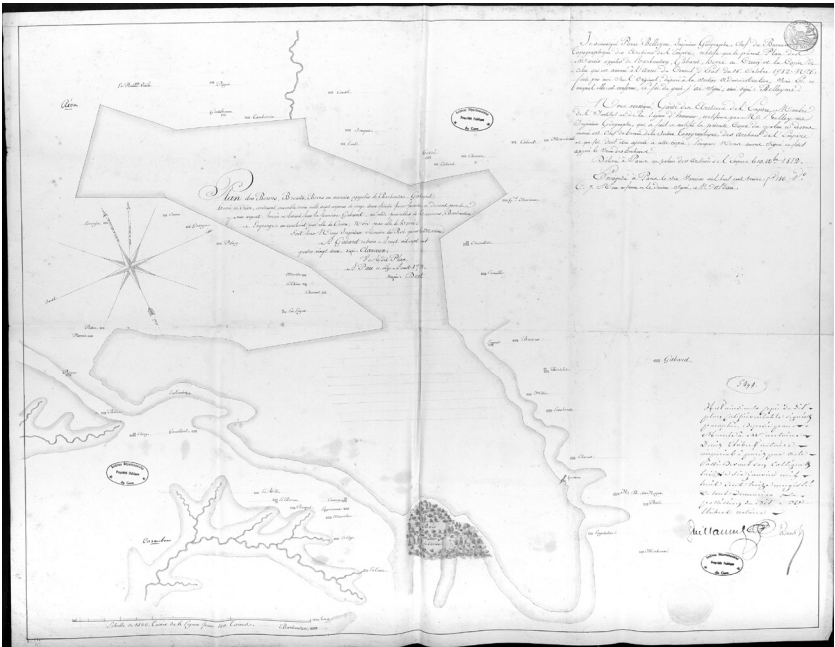
30. Fonction définie par DIDEROT Denis et D'ALEMBERT Jean, *L'Encyclopédie, ou Dictionnaire Raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, Paris, chez Briasson, David l'aîné, Le Breton et Durand, vol. 9, 1765, p. 898.

31. Nérac, comme beaucoup de villes du Midi, connaît la forme municipale du consulat, c'est-à-dire qu'elle est dirigée par un maire assisté d'un collège de consuls. Voir BÉLY Lucien (dir.), *Dictionnaire de l'Ancien Régime*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 861-867.

32. « Testament et codicille de François Capot Feuillide, avocat au sénéchal de Nérac et maître particulier des eaux et forêts du duché d'Albret, époux d'Anne Bartouilh », AD du Lot-et-Garonne, 1J544.

33. Pour davantage de précisions sur ce régiment et ses différentes affectations et campagnes, voir SUSANE Louis, *Histoire de la Cavalerie française*, Paris, J. Hetzel et C^{ie}, t. II, 1874, p. 322-327.

déposée auprès du roi pour se faire concéder un vaste domaine de plusieurs milliers d’hectares, les marais de Barbotan et de Gabarret, à la croisée des actuels départements du Gers et des Landes (voir figure 3). Ces terres sont insalubres et, pour utiliser le vocabulaire de l’époque, fiévreuses. Capot de Feuillide se propose de financer leur assèchement et de profiter de leur mise en valeur, un projet pleinement dans l’esprit du temps³⁴.



L’espace a été précisément cartographié à la fin du XVIII^e siècle et la carte peut se voir aux archives départementales du Gers (sous-série 5M, carton 35).

FIGURE 3. – Carte du domaine des marais de Barbotan et de Gabarret.

Le second intérêt qu’a pu présenter Jean-François pour Eliza consiste en son « titre ». S’il s’est plu à se faire nommer le « Comte de Feuillide » – auprès d’Eliza et de sa mère, mais pas seulement –, il n’est pas du tout évident qu’il fût noble, encore moins qu’il fût titré.

Jean-François, ainsi que plusieurs membres de sa famille, (ab)usent de la particule et se présentent comme nobles. Ainsi le « trésorier de France en la généralité d’Auch » s’adresse à Jean-François avec la formule « Jean Cappot de Feuillide Chevalier Capitaine des Dragons³⁵ » ; son frère lors de son mariage

34. Voir notamment la déclaration du roi à Versailles du 14 juin 1764 « autorisant les propriétaires de marais, palus et terres inondées à en opérer le dessèchement ».

35. AD du Gers, série C carton 443.

est désigné comme « noble Jean-Gabriel Cappel de Feuilhide³⁶ » ; un certificat établi à Nérac le 21 juin 1767 fait état de « François de Capot Feuilhide, conseiller et avocat du Roy au siège présidial et sénéchal de Nérac³⁷ ». Pourtant, nos recherches n'ont identifié aucune lettre de noblesse – ni pour Jean-François, ni pour aucun membre de sa famille de sa génération ni des deux générations précédentes. Selon Gustave Louis Chaix d'Est-Ange, « la famille Cappel, ou Capot, originaire du Condomois, appartenait avant la Révolution à la bourgeoisie de ce pays³⁸ ». D'autres sources font référence aux Capot en les désignant d'un simple « sieur » ou « bourgeois ».

La noblesse de la famille de la mère de Jean-François est davantage confirmée : toujours selon Chaix d'Est-Ange, « la famille Barthouilh de Taillac est anciennement connue à Nérac [...] Pierre Barthouilh de Taillac [l'oncle de Jean-François, NDLA] était en 1789 lieutenant général criminel au bailliage de Nérac ; il prit part cette même année aux assemblées de la noblesse tenues dans cette ville³⁹ ».

Quant au titre de « comte » dont Jean-François s'est affublé – et qu'Eliza a fièrement repris en se qualifiant de « comtesse » dans sa correspondance et auprès de son entourage (même si parfois avec humour) –, il n'était pas rare qu'au second XVIII^e siècle, de simples membres de la petite noblesse usurpent des titres, notamment dans l'armée.

En somme, les preuves de noblesse de Jean-François Capot de Feuilhide ne sont pas concluantes. Bien qu'il vienne d'une famille élargie où l'on se réclame, par moments et par endroits, de la noblesse (figure 4), bien que lui-même se présente comme noble et se prétende comte, rien ne permet d'établir ces faits avec certitude. Reste alors à se demander s'il s'agit là d'une famille, qui appartient à une bourgeoisie en pleine ascension, qui, grâce à une excellente insertion dans les métiers et les offices du droit, ainsi qu'à une stratégie matrimoniale efficace, est suffisamment confiante dans son influence de notables locaux pour se draper dans les parures de la petite noblesse ? Ou s'il s'agit d'une ancienne famille de la petite noblesse d'Armagnac qui, au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, a connu des temps difficiles et a dû consentir à vivre comme des notables bourgeois ? En l'état actuel des sources, et au vu des prétentions qui croissent sur plusieurs générations pour culminer en la personne de Jean-François, la première hypothèse est

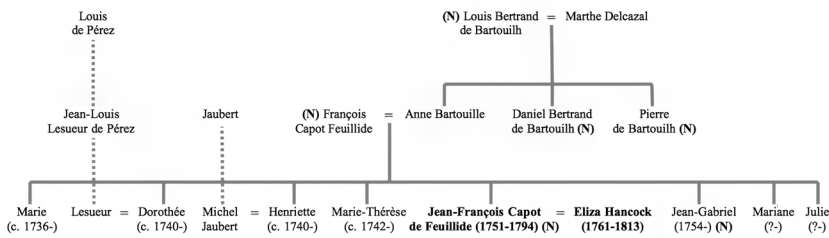
36. Selon les relevés généalogiques faits aux Antilles par les membres de l'association *Généalogie et Histoire de la Caraïbe* : [http://www.ghcaraibe.org/bul/ghc018/p0163.html], consulté le 22 mai 2026.

37. Cité par les archives municipales de Francescas.

38. LOUIS CHAIX D'EST-ANGE Gustave, *Le Dictionnaire des familles françaises anciennes ou notables à la fin du XIX^e siècle*, Évreux, imprimerie Hérissey, t. VIII, 1909, p. 225. Voir également : SAFFROY Gaston, *Bibliographie généalogique, héraldique et nobiliaire de la France des origines à nos jours. Imprimés et manuscrits*, Paris, G. Saffroy, 5 vol., 1968-1988 ; et GEOFFRAY Stéphane, *Répertoire des procès-verbaux des preuves de la noblesse des jeunes gentilshommes admis aux écoles royales militaires, 1751-1792*, Paris, A. Le Vasseur et C^{ie}, 1894, 186 p.

39. *Ibid.*, t. II, 1904, p. 415.

plus convaincante. Le titre et le rang de Jean-François sont donc sujets à caution, et l’octroi de terres aménageables en un riche domaine – sous condition d’un investissement de capital important – n’est pas une affaire décidée. Mais Eliza et sa mère ne semblent avoir douté ni de son rang, ni de son titre, ni de son domaine.



La mention (N) désigne ceux qui sont présentés dans des sources comme nobles.

FIGURE 4. – La noblesse au sein de la famille Capot de Feuilleide.

Alors qu’Eliza épouse Jean-François un jour d’automne parisien de 1781, au même moment de l’autre côté de l’Atlantique, le général anglais Cornwallis capitule devant les troupes des insurgés américains et celles du général français de Rochambeau, mettant fin au siège de Yorktown et scellant la victoire prochaine des Français sur les Anglais dans le cadre de la guerre d’indépendance des États-Unis. « Jamais la France n’eut un avantage aussi marqué sur l’Angleterre que celui-là » dit de Rochambeau⁴⁰. L’histoire de l’union matrimoniale mixte d’Eliza et de Jean-François nous servira de trame pour se saisir d’un pan de l’Histoire entre leurs deux nations, nations si souvent ennemies au XVIII^e siècle.

40. PETITFILS Jean-Christian, *Louis XVI*, Paris, Perrin, 2005, p. 420.